

Les exils de Boris Schreiber

Les souvenirs d'un écrivain qui semble venir d'un film de Charlie Chaplin

Lorsqu'un importun lui demande : « *Vous écrivez toujours ?* », Boris Schreiber aimerait répondre : « *Et vous, vous vivez toujours ?* ». S'il n'ose proférer ces paroles cinglantes, c'est moins par timidité que par lassitude. Ses fureurs et ses imprécations, cet écrivain les réserve à la littérature. De sa table de travail, il surveille le jeu des ombres dans les allées du cimetière Montparnasse. Cette proximité de l'éternité mise en bière le rappelle à l'ironie lorsque, parfois, il s'apitoie sur son sort.

C'est lors d'un séjour à New-York que Boris Schreiber ressentit la nécessité de rassembler son passé. Ni roman, ni autobiographie ni journal intime ; *Le Lait de la nuit* n'appartient à aucun genre particulier si ce n'est la perfection, car ce livre est tout simplement un enchantement. Né à Berlin en 1924 [sic] dans une famille juive russe, jadis aisée, qui avait fui les soubresauts de la révolution d'octobre 17, Boris Schreiber avait déjà, à l'âge de six ans, connu les rigueurs de l'exil en Allemagne, en Pologne, en France et en Belgique.

A ceux qui s'étonneront de la précision de certains détails, l'auteur répond à l'avance qu'il est « *fidèle au souvenir sinon à l'événement* ». Le jeune Borinka – c'est ainsi que ses parents l'avaient surnommé – semble échappé d'un film de Chaplin. Mais à l'âge du *Kid*, il est déjà *l'Emigrant* en quête d'un havre un peu moins précaire que les précédents. Aujourd'hui encore, Boris Schreiber se considère, où qu'il soit, comme un hôte de passage. La seule terre d'asile qu'il ait jamais épousée, c'est la langue française.

Si l'on en croit la légende : au mieux, une mère juive espère avoir un fils bien portant, donc obèse ; au pis, elle rêve de le maintenir *ad vitam aeternam* en totale dépendance. « *L'Yddish mamae* » de Borinka est moins terre à terre. Pour elle, pas de doute, elle a engendré un miracle. « *Crois-moi, mon chéri : tu es unique. Il te suffira d'apparaître pour que les foules s'écroulent à tes pieds* », disait-elle à son fils qui n'avait aucune raison de ne pas la croire sur parole.

« Un amas de solitudes »

Lorsque, des décennies plus tard, Borinka redevenu Boris reprochera à sa mère les promesses non tenues de la gloire, la vieille dame ricanera : « *Il ne fallait pas me croire* » et, perfide, elle ajoutera : « *Tu n'avais qu'à écrire comme tout le monde, et non pas t'enfoncer quelque part où personne ne peut te suivre.* » Mais, justement, Boris Schreiber n'a pas renoncé à ses six ans.

Alors, il tempête et invective les milieux de l'édition et la critique littéraire... « *Jusqu'à quand pourront-ils piétiner mes gouffres sans y tomber ? Je n'arrive pas encore à les éclabousser de ce que je m'arrache. A les clouer avec ce qui me troue* », fulmine-t-il un jour, après qu'un éditeur lui a refusé un manuscrit. Presque aussitôt, heureusement, il se reprend grâce à un humour noir dévastateur. On rit beaucoup en lisant Boris Schreiber, mais les rires qu'il déclenche ressemblent à des grimaces.

De toute façon, Borinka, à soixante ans passés, se sent toujours insubmersible car, auprès de lui, veille celle qu'il a surnommée Arria, en souvenir du geste de la femme du sénateur Paetus : l'empereur Claude ayant ordonné à son mari de suicider, Arria se poignarda la première en murmurant : « *Ça ne fait pas mal, Paetus* ». Et puis, quand tout vire au gris, Boris Schreiber se souvient qu'enfant il était déjà « *un amas de solitudes* » malgré l'affection un rien oppressante de sa mère.

Borinka et sa mère quittèrent Anvers et la Belgique au bout de quelques mois. Ils allèrent jusqu'à Riga, en Lettonie, où vivaient la plupart des membres de leur famille. Un voyage de pauvres. D'une misère à une autre. Au début des années 30, l'Europe du centre, telle que la décrit Boris Schreiber, est un monde à la dérive qui a perdu ses points de repère. Un peu comme les grands-parents de Borinka qui, ancrés dans leurs souvenirs, sont entrés en agonie. Cette agonie prendra fin onze ans plus tard dans une chambre à gaz.

« Nous allons très bien, merci. Tous, les vivants et les morts. Ou plutôt les survivants et les sous-morts. Car, paradoxe, les survivants sont moins que les vivants et les sous-morts sont plus que les morts. » Telle est presque la conclusion de Boris Schreiber ; cet écrivain qui appelle le futur à la rescousse en regardant, de sa fenêtre, le présent se défaire dans le cimetière Montparnasse.

PIERRE DRACHLINE

LE LAIT DE LA NUIT, de Boris Schreiber, François Bourin, 256 p., 90 F.